

## Brigitte Hatat

### D'un sexe à l'autre \* ?

Les gens « normaux », s'il y en a, comme le rappelait Didier Grais <sup>1</sup>, « sont ceux qui ne se posent pas de questions, car ils trouvent dans les normes des réponses satisfaisantes. » Disons qu'ils se satisfont des semblants que leur offrent les discours.

Bien sûr, comme le souligne Lacan dans le séminaire *Les Psychoses*, il ne s'agit pas de n'importe quelles questions, mais de celles que le sujet se pose sur son être, comme être vivant et comme être sexué. Lacan distingue alors « les gens normaux », qui ne se posent pas de questions, du moins tant qu'ils n'y sont pas forcés par une rencontre, structurelle ou contingente, qui fait vaciller les semblants. C'est d'ailleurs ce qu'on peut repérer dans l'analyse lors des entretiens préliminaires. Et puis il y a ceux que Lacan appelle « les malheureux », c'est-à-dire les névrosés, qui eux, c'est sûr, se sont posé des questions. Enfin, il y a les sujets psychotiques, dont il n'est pas sûr qu'ils se soient posé une question, la réponse leur est peut-être venue avant la question, ou bien la question s'est posée toute seule, sans eux.

Comment situer alors ceux que j'appellerai, avec Jan Morris, les sujets transsexuels ? – bien que ce terme, je ne l'ignore pas, ait été banni en 2018 par l'OMS. Comment entendre cette certitude, non pas de vouloir changer de sexe – ce n'est pas cela qu'ils disent –, mais d'être d'un autre sexe que celui auquel ils sont assignés, et qui attendent de l'Autre, celui de la science et de la loi, qu'il corrige ce qu'ils considèrent comme une erreur sur le sexe ? S'agit-il toujours de psychose et de certitude délirante, comme Lacan a pu en poser l'hypothèse en 1971 <sup>2</sup> ? Évoquant le livre de Robert Stoller, *Sex and Gender* <sup>3</sup>, Lacan rend hommage à la finesse de l'observation clinique de l'auteur, mais critique l'appareil dialectique avec lequel celui-ci traite ces questions : « [...] la face psychotique de ces cas, est complètement éludée par l'auteur, faute de repères, la forclusion lacanienne ne lui étant jamais

parvenue aux oreilles, qui explique tout de suite et très aisément la forme de ces cas <sup>4</sup> ».

### Une expérience énigmatique

Le livre de Jan Morris, intitulé *L'Énigme, D'un sexe à l'autre* <sup>5</sup>, témoigne de façon très précise de cette question. Dans ce texte – écrit en 1974, avant donc les réseaux sociaux –, pas de slogans, pas d'affirmations, simplement une énigme, énigme dont ce témoignage, qui ni ne prescrit ni ne condamne, nous livre la solution sans toutefois la résoudre. Une part non élucidée demeure jusqu'à la fin <sup>6</sup>, mais à laquelle le sujet a désormais consenti.

Dès la première page, Jan Morris relate ce que j'appellerais une *expérience énigmatique*, dont il convient d'interroger le statut. Il s'agit d'une expérience décrite dans le vocabulaire de l'ineffable, de l'éprouvé, disons une expérience de jouissance, qui fait énigme et engendre une perplexité avant qu'une solution permette de sortir de l'indétermination et de la confusion. Cette solution, qui désormais orientera toute sa vie, noue un événement de jouissance et un événement que je qualifierais de dire. Si le premier fait énigme, le second fait certitude, aussi énigmatique et absurde qu'il puisse lui paraître. Jan Morris écrit : « J'avais trois, peut-être quatre ans, lorsque je me rendis compte que j'étais né avec un corps qui ne me convenait pas et que j'aurais dû, en réalité, être une fille. [...] Ce qui fit surgir en moi une idée aussi bizarre, je l'ai depuis longtemps oublié, mais ma conviction fut dès le début inébranlable. En apparence, c'était une pure absurdité » [12-11].

La scène inaugurale se passe alors que l'enfant est blotti sous le piano et, tandis que sa mère joue, la musique tombe autour de lui en cataractes. Il y a là comme un enveloppement. Mais, enveloppement ou déchirement ? Pourquoi ne pas y lire la déchirure, l'abîme, tel celui qui s'ouvre dans la jouissance primaire de l'enfant Gide, à la faveur d'événements singuliers – comme la figure de Gribouille à la dérive sur le fleuve – qui le mènent à l'orgasme ? « Ce n'est pas l'angoisse qui l'accueille », dit Lacan, « mais un tremblement du fond de l'être <sup>7</sup> [...] ». Ce *Schaudern*, qu'accompagne ce cri : « Je ne suis pas pareil aux autres », Jean Delay nous invite à le distinguer de la tension anxieuse, de par son contexte, à savoir sa relation à la « seconde réalité » et le sentiment d'exclusion de la relation au semblable. « Finesse clinique », dit Lacan.

### Singularité du rapport au sexe

Précisons que Jan Morris, comme la plupart des sujets transsexuels, ne nie pas la différence des sexes. Elle ne nie pas non plus son anatomie, ni l'assignation *a priori* à un genre en fonction de celle-ci. Il n'y a aucun procès fait à l'Autre, comme c'est le cas aujourd'hui dans bien des revendications sur le genre. Elle dit : « [...] selon tous les critères de la logique, j'étais évidemment un garçon. J'étais James Humphry Morris, de sexe masculin. J'avais un corps de garçon. [...] je n'étais généralement pas considéré comme efféminé » [12-13].

Jan Morris témoigne donc, comme le dit Nicole Bousseyroux, de « la singularité avec laquelle chacun construit son rapport au sexe à partir de l'énigme qu'il représente pour lui-même <sup>8</sup> ». Or, le transsexualisme concerne moins le sexe, au sens où on l'entend habituellement, que l'identité. C'est une problématique identitaire, qui ne va pas sans mettre en jeu le corps et la jouissance.

Opposant le transsexualisme et le travestissement, Jan Morris écrit : « Le transsexualisme est d'une nature différente. Ce n'est pas une façon d'agir ou une préférence sexuelle. Ce n'est pas du tout une activité sexuelle. C'est une conviction passionnée, à vie, indéradicable, dont aucun transsexuel n'a jamais été débarrassé » [19]. Elle dit encore : « Que mon dilemme eût, en fait, quelque rapport avec mes organes sexuels ne m'effleurait pas l'esprit en ce temps-là et me paraît improbable aujourd'hui encore. [...] Que mes premières émotions imprécises, nées du vent et du soleil, de la musique et de l'imagination – que mon dilemme puisse être simplement une question de pénis ou de vagin, de testicules ou d'utérus, me semble encore une contradiction dans les termes car ce n'était pas mon appareil génital qui était en cause, c'était moi » [40]. Si, pour elle, ce dilemme dépasse de loin la sexualité, pourtant, dit-elle, « pendant quarante années après ce rendez-vous avec Sibelius, un but d'ordre sexuel a dominé, bouleversé et tourmenté ma vie : l'ambition tragique et irrationnelle, instinctivement formulée mais délibérément réalisée de fuir la masculinité et d'atteindre à la féminité » [21].

### Un dire qui nomme

D'un côté, nous avons tout le vocabulaire de l'ineffable qui rend compte d'expériences dans le domaine de l'éprouvé, quasi extatiques, voire mystiques, d'« influences », comme Jan Morris les nomme, qui tissent leur enchantement autour de ses perplexités. Ces « influences » relèvent pour la plupart du domaine de l'esthétique : musique, odeurs, paysages, peinture,

monuments, voire une simple pâtisserie, et sont évoquées comme pouvant être, pour son épouse, les véritables « rivaux ».

Voilà donc ce qui procure à Jan Morris, non pas une satisfaction sexuelle, elle a peu de goût pour cela, dira-t-elle, mais une jouissance. C'est ici que le terme de jouissance introduit par Lacan pour compléter la dyade amour et désir, apparaît le bienvenu. Il s'agit donc de jouissance, mais une jouissance ineffable, non localisée, non limitée, non arrimée au phallique, « une jouissance enveloppée dans sa propre contiguïté <sup>9</sup> », qui s'éprouve sans pouvoir se dire et peut devenir anormale.

De l'autre côté, nous avons la quête du sujet, qui n'est pas une quête de l'objet complément du manque-à-être ou du manque-à-jouir, mais, comme elle le dit, une quête de l'unité. Quête du Un qui pourrait faire tenir ensemble ce qui a tendance à se disperser, se volatiliser, se dissoudre, s'anéantir même. Une forme d'indistinction à laquelle un dire, venu d'on ne sait où, donne la solution, aussi absurde et énigmatique soit-elle.

Ce dire « femme » vient nommer ce qu'elle éprouve et qui la rend étrangère au monde, aux autres et à elle-même. C'est un dire irréductible, qui donne en quelque sorte l'unité des options du sujet, de ses dits, de ses actes, et qui oriente toute sa vie : « [...] tous les aspects de ma vie prennent une signification à partir de cette quête – pas seulement les pulsions sexuelles, mais toutes les images, tous les sons et toutes les odeurs contenus dans ma mémoire, les influences des édifices, des paysages, des camaraderies, la puissance de l'amour et de la douleur, les satisfactions des sens qui sont la part du corps » [21].

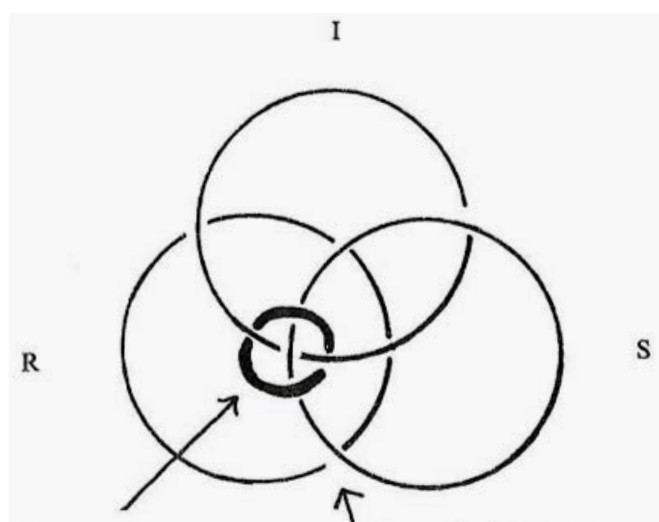
Mais ce dire qui nomme un mode du jouir ne suffit pas à faire tenir la structure. Il y aurait – comme le propose Catherine Millot – la nécessité d'une correction en deux points du nœud. Jan Morris écrit : « [...] j'étais né avec un corps qui ne me convenait pas, et je ne pourrais atteindre à la plénitude de mon être qu'en ajustant l'un à l'autre. J'y ai réfléchi pendant environ quarante ans depuis que je l'ai découvert et, bien que je sache maintenant que l'unité complète ne peut être réalisée – car aucun homme n'est jamais devenu mère, même par miracle –, je n'ai pu quand même aboutir à une autre conclusion » [47].

Malgré une vie professionnelle, conjugale et familiale plutôt réussie en tant qu'homme, malgré les satisfactions qu'elle en tire, sa volonté d'être femme devient de plus en plus pressante. Alors qu'elle a environ 35 ans, et qu'elle est de plus en plus obsédée par son « dilemme », des phénomènes de corps apparaissent – distorsions visuelles et verbales précédées de moments d'exultation insensée... angoisses, traces de paranoïa... –, elle s'isole et

tombe dans une mélancolie de plus en plus profonde. Plutôt que de devenir fou ou de se suicider, Jan Morris accepte le dernier recours proposé par le docteur Benjamin <sup>10</sup> : faire modifier son corps.

### Opérer dans le réel

Catherine Millot, dans son essai sur le transsexualisme, intitulé *Horsexe* <sup>11</sup>, fait de l'opération chirurgicale elle-même une correction au lapsus du nœud. Son hypothèse est qu'à défaut du Nom-du-Père qui noue ensemble les trois dimensions du parlêtre – imaginaire, réel et symbolique –, il y a chez le sujet transsexuel une identification à *La* femme, qui ferait tenir ensemble l'imaginaire et le symbolique. En revanche, le réel n'est pas noué, il est libre, et la demande d'opération chirurgicale serait, selon elle, une demande de correction qui permettrait de renouer le réel au symbolique et à l'imaginaire. Par une coupure dans le réel, celui-ci vient à surmonter le symbolique. Ce serait aussi une façon de faire passer la castration dans le réel à défaut de l'avoir symbolisée.



La femme      Demande de correction chirurgicale

Mais quelle que soit la solution, qui ne peut s'appréhender que cas par cas, il semble que ce soit à « un désordre provoqué au joint le plus intime du sentiment de la vie <sup>12</sup> » que cette solution tente de parer. Et d'y parer, soulignons-le, sans la psychanalyse, dont il est difficile de savoir si elle aurait pu infléchir cette solution radicale.

Jan Morris dit : « Ma conviction d'une erreur de sexe n'était encore en moi qu'une brume repoussée au fond de mon esprit ; mais si je n'étais pas malheureux, j'étais habituellement perplexe. Même en ce temps-là, cette

enfance silencieuse et pure au-dessus de la mer me semblait étrangement incomplète. Je ressentais un vague désir de je ne savais quoi, comme si quelque élément en moi qui aurait dû être dur et permanent avait été instable et diffus. Il me semblait que tout était mieux défini pour les gens qui vivaient en bas de la colline. Leurs vies paraissaient prédéterminées comme si [...] ils s'en étaient tenus, opiniâtres et satisfaits, à leur chemin de chaque jour [...]. Ma vie ressemblait davantage au mouvement d'un planeur, aérien et plein de charme, sans doute, mais manquant de direction » [17].

Bien que Jan Morris dise avoir atteint, dans la mesure du possible humainement, l'identité dont elle rêvait <sup>13</sup>, et bien que son sentiment de solitude ait disparu, son sens de la différence demeure, car, dit-elle, c'est inévitable. « Aussi habile que soit le D<sup>r</sup> B., je ne pourrai jamais être comme les autres, même si je ne me soucie pas de mon ambiguïté persistante. Et si je reste une figure équivoque ? Il n'y a personne au monde que je préfère être que moi » [271]. Cela témoigne – notons-le – de l'efficacité de cette solution, qui noue son mode de jouir dans un lien social <sup>14</sup>. Toutefois, si elle se regarde avec recul, sans passion, alors elle se voit « non comme un homme ou une femme, comme moi-même ou un autre, comme un fragment ou un tout, mais simplement comme l'enfant étonné blotti avec un chat sous le piano [...] » [273].

### Perspectives nodales

Dans nos sociétés contemporaines où le Nom-du-Père ne fournit plus les solutions universalisantes qui fondaient jusqu'alors le « pour tous » – même pour ceux qui s'en retranchaient –, il semble que les dernières élaborations de Lacan sur le nœud et sur les suppléances offrent à la clinique analytique de nouvelles perspectives. Ainsi, le désir qui soutient le dire, « ce désir pris par le nœud », paraît infiniment plus propice, dit Colette Soler en 2015, « que toutes les élaborations sur le désir comme désir de l'Autre pour penser la réalité de notre monde, avec la palette de ces jouissances multiples et si souvent hors lien social <sup>15</sup> ».

Il me semble qu'il permet aussi de sortir du binarisme propre au signifiant, et d'une clinique où le symbolique serait subordonnant par rapport au réel et à l'imaginaire. Mais il ouvre sans doute aussi sur un autre abord des psychoses qui ne soit ni pathologique, ni déficitaire *a priori*. En posant les trois dimensions non nouées pour tous les parlêtres, Lacan pose un universel, un « pour tous ». Le nœud, il faut le faire, ce qui ne va pas sans ratages, lapsus, dont le nombre est toutefois limité. En revanche, quelles que soient

les erreurs du nouage, celles-ci peuvent être corrigées, compensées, voire suppléées. Il semble que le nombre des corrections possibles soit alors aussi multiple que singulier, dès lors qu'elles mettent en jeu la nomination. Car, de nom, « le Père en a tant et tant qu'il n'y en a pas Un qui lui convienne, sinon le Nom de Nom de Nom. Pas de Nom qui soit son Nom-Propre, sinon le Nom comme ex-sistence. Soit le semblant par excellence <sup>16</sup> ».

À condition, encore, de ne pas faire du nouage borroméen une autre « normalité », car il y a d'autres modalités de nouage, non borroméennes, qui permettent au sujet de tenir dans la vie. C'est à débattre.

---

\* [↑](#) Exposé présenté lors des Journées nationales de l'EPFCL-France sur le thème « Le sexe et ses semblants », à Paris, le 26 novembre 2023.

1. [↑](#) D. Grais, « Homme/Femme au XXI<sup>e</sup> siècle, une identité dé-genrée », conférence à Reims le 20 janvier 2018.
2. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Paris, Le Seuil, 2007.
3. [↑](#) R. Stoller, *Sex and Gender*, Londres, The Hogarth Press Ltd, 1968 ; L'Institut de Psychanalyse.
4. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant*, *op. cit.*, p. 31.
5. [↑](#) J. Morris, *L'Énigme, D'un sexe à l'autre*, (1973), Paris, Folio, 1989. Le numéro des pages citées sera précisé entre crochets dans la suite du texte. Né en 1926 et décédée en 2020, Jan Morris s'est marié en 1949 et a eu cinq enfants. Elle entame sa transition en 1964 et procède à une chirurgie de réassignation sexuelle en 1972. Jan Morris est historienne, reporter et écrivaine.
6. [↑](#) *Ibid.*, p. 18 : « Je décris mon incertitude en termes énigmatiques et elle m'apparaît encore comme un mystère. »
7. [↑](#) J. Lacan, « Jeunesse de Gide ou la lettre et le désir », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 751.
8. [↑](#) N. Bousseyroux, « La ségrégation des sexes : metoomanie », *Mensuel*, n° 129, Paris, EPFCL, janvier 2019, p. 22.
9. [↑](#) J. Lacan, « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine », dans *Écrits*, *op. cit.*, p. 735.
10. [↑](#) Dr Harry Benjamin (1885-1986), endocrinologue et sexologue américain d'origine allemande qui est connu pour ses travaux sur le transsexualisme.
11. [↑](#) C. Millot, *Horsexe, Essai sur le transsexualisme*, Paris, Point Hors ligne, 1983. Et M. Bousseyroux, *La Réson depuis Lacan*, Paris, Éditions Stilus, 2018.

12. [↑](#) J. Lacan, « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », dans *Écrits, op. cit.*, p. 558.
13. [↑](#) J. Morris, *L'Énigme, D'un sexe à l'autre, op. cit.*, p. 271 : « J'ai vécu trente-cinq ans en tant qu'homme, ai-je pensé, dix entre les deux, et le reste de ma vie en tant que moi. »
14. [↑](#) Mais il s'agit ici de la solution singulière à Jan Morris, qui n'en fait pas un plaidoyer pour l'opération : « [...] pour un transsexuel recevant cette récompense qui consiste à conquérir son identité, dix, cent peut-être, découvrent que toute l'expérience n'est finalement qu'un mirage et que leur second marasme est à peine moins terrible que le premier. » *Ibid.*, p. 269.
15. [↑](#) C. Soler, « Le désir attrapé par... », *Champ lacanien*, revue de l'EPFCL-France, n° 16, 2015, p. 21-22.
16. [↑](#) J. Lacan, « Préface à *L'Éveil du printemps* », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 564.